

Jean-Charles CHABANNE
**EN LISANT LES LECTEURS DE QUENEAU :
LES THÉORIES IMPLICITES DE L'HUMOUR DANS LE DISCOURS CRITIQUE**

Article paru dans *Temps Mêlés-Documents Queneau* 150 + 65-68 et dernier, printemps 1996, actes du Colloque «Pleurire avec Queneau» (Thionville, octobre 1994), p. 295-300.

Dans le présent article, je me suis attaché à rendre compte de la manière dont les critiques faisaient usage de quelques termes sémantiquement apparentés : *comique*, *humour*, *fantaisie verbale*, parfois même *ironie*, *cocasserie*, *bouffonnerie*, etc. Ces termes forment un réseau lexical spécifique, dont la configuration est loin d'être fixée, si l'on en juge par les variations de l'usage et par les hésitations des lexicographes. Il ne s'agit pas ici de fournir des définitions, mais d'observer des usages particuliers. Arbitrairement, je choisis le mot *humour(?)* comme terme générique provisoire, lui subordonnant tous les autres - ceci ne préjuge pas de la définition à donner au mot *humour*, ni que ce terme soit bien adapté dans le cas de l'œuvre de Queneau. Afin d'en rappeler le caractère problématique, j'accroche systématiquement à cette étiquette un point d'interrogation.

Je considère que les effets textuels que les lecteurs cherchent à désigner en puisant dans ce réseau lexical ne sont pas *donnés tels quels* dans les textes, mais qu'ils sont en partie *construits* à partir des données textuelles par les lecteurs eux-mêmes. En quelque sorte, le sens de ces termes est à chaque fois partiellement redéfini par les utilisateurs, qui parfois justifient cette redéfinition par une argumentation. En d'autres termes, le référent d'un mot comme *humour*, avant d'être un objet empirique (des marques linguistiques, un effet du texte, une intention de l'auteur. ..), est un concept qui n'a d'existence que pour les sujets qui le construisent progressivement ensemble, dans la discussion. Ce qui explique pourquoi

une notion aussi complexe est au centre d'un débat permanent. Une telle perspective permet de mettre en évidence des convergences, des points d'accord, mais aussi des grandes divergences dans la manière de lire les mêmes textes et d'interpréter les mêmes effets.

Dans les travaux critiques directement centrés sur *l'humour(?)* chez Queneau, on peut distinguer deux démarches complémentaires : la première consiste à rechercher par quels moyens langagiers quelque chose s'inscrit dans les textes qu'on peut appeler de *l'humour(?)*. Cette démarche est analytique et descriptive. La seconde consiste à commenter les effets de sens produits par de tels moyens. Par manque de temps, nous parlerons surtout de la seconde étape du travail critique : les interprétations de *l'humour(?)* quénien.

La quantité de données à étudier est énorme : il n'y a pas un articulet sur Queneau qui n'utilise au moins un mot de ce réseau lexical. Je me suis contenté de dépouiller rapidement quatre types de documents : les monographies, les thèses publiées, les actes des colloques, et enfin les numéros spéciaux de périodiques consacrés à Queneau¹.

Les données ainsi recueillies permettent de faire apparaître un éventail de positions critiques. Je les présente dans ce que j'estime être un ordre d'intérêt croissant.

¹ S'y sont ajoutés quelques articles dans les titres desquels apparaissaient un des termes du réseau lexical qui nous intéresse, ou encore qui étaient cités dans un des documents ci-dessus.

«Queneau rigolo» : l'humour du côté de la légèreté

Les interprétations les plus réductrices sont les plus hostiles à Queneau ou les plus superficielles. On va les trouver surtout dans les comptes rendus journalistiques, où elles expriment avec une relative fidélité les diverses réactions du «grand public» à la lecture de Queneau. Ces réactions sont évidemment plus nombreuses au moment où Raymond Queneau connaît le succès : avec *Zazie*, en particulier.

L'humour(?) : le non-sens ennuyeux

Une première réaction devant *l'humour(?)* de Queneau consiste à l'assimiler, dans le domaine de la littérature, au jeu dans l'acceptation la plus triviale de ce terme : une activité qui trouve sa fin en elle-même, qui ne constitue pas une véritable action, mais un simulacre d'action, et dont la finalité ultime est de faire plaisir à l'auteur, et secondairement aux lecteurs.

On peut d'abord considérer que ce jeu n'apporte rien au lecteur que les quelques moments de jubilation, d'ailleurs inégaux, qu'il retire de sa lecture. Aucun contenu intellectuel ou culturel ne semble présent. En outre, ce plaisir semble être produit par la stimulation d'images négatives ou vulgaires, plus proche du jeu de massacre et de la plaisanterie à thème agressif, sexuel ou scatologique. D'où de fortes réactions d'hostilité, quand le lecteur ne préfère pas marquer, pour se distinguer, de l'indifférence. François Mauriac regrette de ne voir dans *Zazie* «qu'une histoire idiote» qui ne le fait pas rire; une lectrice de *France-Observateur* (5 mars 1959) veut qu'on dénonce les «écrits d'un pornographe jamais drôle». Dans *Rivarol* : «l'ouvrage est raté»² ; ailleurs : «rien à voir avec un roman. C'est une plaisanterie, un canular»³.

Ces réactions d'hostilité devraient suffire à illustrer la place laissée au lecteur dans l'interprétation de *l'humour(?)*. Identifier le dispositif verbal de *l'humour(?)* n'est pas une condition suffisante pour l'apprécier, c'est-à-dire pour lui donner du sens. On voit même un tel dispositif déclencher de

vraies réactions d'agressivité devant une œuvre qui ne joue pas le jeu habituel de la «littérature».

L'humour(?) : plaisir de la dépense, sans conséquence, simple jeu

Une variante atténuée d'une telle position critique consiste à accepter cette vacuité de *l'humour(?)*, en échange du plaisir un peu facile qu'il nous donne. On s'amuse, on sait que cela ne va pas très loin, qu'il n'y a rien à demander de plus, et l'on s'en contente : «Son œuvre est gratuite, détachée des contingences. L'actualité y pénètre à peine et seulement à la faveur d'une plaisanterie. L'histoire qu'il raconte préoccupe peu le narrateur. [...] Le rire jaillit à l'état pur. Il constitue une fin en soi dans ce monde absurde des apparences»⁴. Dans le réseau lexical de l'humour, il existe tout un vocabulaire habituellement dépréciatif : même ceux qui rendent hommage à Queneau prennent ainsi une certaine distance en utilisant des mots tels que *bouffonnerie*, *pantalonnade*, *farce*, *rigolade*, *clownerie*. L'auteur joue le rôle du «plaisantin»⁵, du boute-en-train de société que Queval appelle le «rigolo». Celui-ci est sans finesse, ses procédés sont conventionnels, et enfin son rôle est marginal et son message est inexistant. Le rire organisé par le «rigolo» n'est que l'écho sonore de la vacuité, une émotion élémentaire, un peu bestiale, un peu dégoûtante : «le genre qu'ils [Queneau ... et Rabelais] ont adopté exige un certain laisser-aller, un incontestable plaisir à signaler ce qui est animal dans l'homme»⁶.

Mais ya pas que la rigolade, il y a aussi l'art

La réduction de *l'humour(?)* à une forme littéraire du jeu s'appuie sans doute sur les particularités stylistiques de l'œuvre de Queneau, dont le caractère original et spectaculaire a attiré toute l'attention des critiques. Abondantes sont les études sur les diverses formes du «jeu verbal» chez Raymond Queneau, qui pourraient laisser croire qu'on a épuisé la question de *l'humour(?)* une fois qu'on a classé ses manifestations et relevé qu'elles étaient bien amusantes. Mais les vrais lecteurs de Queneau ne se contentent pas de réduire *l'humour(?)* à de simples jeux sur le matériau

² Robert Poulet, « Une page gaie, une triste page », *Rivarol*, 12 mars 1959.

³ *Union Française d'information*, n°753, 6 mars 1959.

⁴ Jean Sareil, « Sur le comique de Queneau », *L'Herne*, 1975, p. 124.

⁵ Paul Gayot, *Raymond Queneau*, Éd. Universitaires, 1967, p. 56.

⁶ J. Sareil, article cité, p. 117.

verbal et à un effet d'amusement sans conséquence pour le lecteur. Pour eux, les jeux de langage ne sont que la surface d'un travail d'écriture dont l'enjeu est ambitieux.

Tous les critiques qui se sont donné la peine de dépasser le stade des interprétations rapides se sont attelés à la tâche difficile de cerner mieux ce que nous avons appelé l'*humour(?)*. Plusieurs tentatives ont été faites pour en définir la spécificité, qui toutes ont en commun d'en montrer la complexité et la richesse de plusieurs points de vue : esthétique d'abord, mais aussi philosophique, éthique, épistémologique.

Une première précision a été faite avec virulence par Noël Arnaud, François Caradec, Jacques Bens et d'autres. Elle consiste à distinguer l'*humour(?)* chez Queneau de la conception triviale de l'humour ou des notions concurrentes/équivalentes, comme par exemple le comique. Le premier constat est que ce qu'on appelle *humour(?)* chez Queneau n'est pas nécessairement drôle, au sens où il ne s'épuise pas dans la réaction d'amusement plus ou moins marquée par ses lecteurs, réaction d'amusement dont une des manifestations, elle-même ambiguë, est le rire. « La preuve que Raymond Queneau n'est pas un "humoriste" au sens parisien du terme, c'est qu'il ne fait pas rire les professionnels de la gaudriole » (J. Bens⁷). Queneau n'est pas un amuseur, un «rigolo». Pas le «prisonnier du cocasse» évoqué dans le *Journal intime* de Sally Mara. François Naudin me faisait remarquer combien *Zazie* pouvait détonner à l'époque de sa parution auprès des œuvres d'«humoristes» appréciés des lecteurs du *Figaro*, comme P. Daninos, M. Achard, A. Roussin, P. Guth⁸ ...

Ou plus exactement il n'est pas *que cela*. Queneau ne méprise pas le plaisir du rire ou du sourire, évoqué par tant de lecteurs. Lui-même, dans un célèbre passage de *Bâtons, chiffres et lettres*, s'amuse de ses propres trouvailles : «Avrédir, sêmêm maran. Jèrlu toudsuit lé kat lign sidsu, jépapu manpéché de mmaré. [...] Epui sisaférir tan mye : jécripa pour anmiélé

⁷ *Raymond Queneau en verve : Mots, propos, aphorismes*. Présentation et choix de J. Bens, Pierre Horay, 1970, p. 8.

⁸ Communication personnelle.

Imonde⁹. Mais si amusement il y a, cela n'est qu'un moment ou qu'un aspect de ce que veut être son *humour(?)* : «Raymond Queneau est l'objet d'un étrange contresens : on le prend pour un auteur comique, pour un humoriste, pour un rigolo. Or il n'est rien de tout cela. C'est tout simplement un écrivain véritable, c'est-à-dire complet»¹⁰.

On sait que N. Arnaud a rappelé avec véhémence le refus de Queneau de se voir enrôlé dans l'armée des amuseurs¹¹. Queneau a exprimé clairement sa défiance devant l'usage extensif du mot «humour» dans un article de 1938 repris dans *Le Voyage en Grèce* (p. 81-88), et dans un article de 1945 repris dans *Bâtons, chiffres et lettres* («L'humour et ses victimes», p. 192-194). Dans la préface du *Voyage en Grèce*, il maintient vingt-huit années plus tard les mêmes positions, et répond à ceux qui s'étonnent : «réfléchissez un peu» (p. 12). Et les critiques de réfléchir, donc.

L'humour(?) du côté de la gravité

L'humour(?) : une métaphysique de l'absurde

Chercher ce qu'il y a de réfléchi dans l'*humour(?)* a consisté pour certains à voir dans l'*humour(?)* une manière de prendre son parti de l'absurdité radicale du monde. Certains critiques ont été tentés d'insister sur le non-sens comme aboutissement esthétique et philosophique de l'œuvre. Ainsi l'amusement naïf déboucherait dans son contraire radical : le rire tragique, une métaphysique de l'Absurde : puisqu'au fond rien n'a de sens de ce qui est humain, Queneau renchérirait sur ce constat désenchanté : et nous aurions tort de rire du monde dont il nous renvoie l'image, parce que sa vacuité et sa contingence sont les nôtres. «Queneau rigole, c'est un homme qui grimace, qui s'esclaffe, qui s'exerce au style de la dérision, qui

⁹ *Bâtons, chiffres et lettres*, éd. revue, coll. « Idées », Gallimard, 1965, p. 22.

¹⁰ J. Bens, *op. cit.*, p.7.

¹¹ Voir ses articles successifs : « Queneau, l'humour et la 'Pataphysique », *Magazine littéraire*, n° 94, p. 24-26. Repris dans le n° 228, mars 1986, p. 37-40, sous le titre « Farces et satrape » ; « Étranges volontés », in *Raymond Queneau et/en son temps*, Actes du 3e colloque international Raymond Queneau, Verviers, 25-27 août 1986. Sous la direction de A. Blavier et C. Debon. *Temps mêlés/ Documents Queneau*, n° 50+33-36, juillet 1987.

singe les actes de la vie et de la mort, conscient que le canular peut être création et la Création - l'autre, la première - une énorme farce sans queue ni tête»¹². Cette lecture de l'*humour(?)* quenien peut être historiquement située, dans le courant critique qui voit Queneau comme un contemporain de Ionesco ou de Beckett. Max-Pol Fouchet écrivait déjà en 1952 : «Le rire paraît la solution que M. Queneau choisit en face de l'absurde. Singulier rire, en vérité, que celui de ses personnages, que notre rire en face de ces personnages. Il a un étrange son. Et l'on ferait bien de s'en inquiéter. C'est un rire terrible !»¹³. C'est André Bergens, dans une des premières études d'ensemble, qui formule avec le plus de force cette interprétation : «Si l'on veut évaluer son œuvre, on s'aperçoit qu'elle est dominée et s'explique par une philosophie de l'absurde que l'auteur, conséquent avant tout, pousse à ses limites extrêmes»¹⁴. Et par la suite, pour le mouvement critique de la «déconstruction», annonçant l'Ouverture indéfinie du Texte, l'*humour(?)* est la seule grâce accordée à une œuvre indéfiniment en attente d'une fin heureuse, c'est-à-dire d'une signification. Ann Austin Smock : «Le discours de Queneau est un tissu comme celui de Pénélope. [...] Puisque c'est toujours vers ce vide que le texte avance, il n'a précisément aucune fin et n'enregistre aucun progrès». Il «entretient la seule promesse» du sens, à jamais hors de portée, puisqu'il ne se reconnaît que la seule compétence «du jeu et du passetemps»¹⁵. Le plaisir furtif de l'*humour(?)* se ferait donc payer bien chèrement.

«Ne tombons pas dans le piège de la noirceur... »

Les interprétations que nous venons de passer en revue sont parfaitement contradictoires : c'est dire qu'une fois dépassé le stade du simple relevé des anomalies d'écriture qui signalent l'*humour(?)*, les interprétations

¹² Jean-Baptiste Baronian, « Queneau rigolo », *Raymond Queneau poète*, Actes du 2e colloque international R. Queneau, Verviers, 30 août-1^{er} septembre 1984, *Temps mêlés/ Documents Queneau*, n° 150+25-28, mai 1985, p.237.

¹³ « Drôle de rire, drôle de drame (Raymond Queneau : *Le Dimanche de la vie*) », *Carrefour*, 5 mars 1952, p. 7.

¹⁴ *Raymond Queneau*, Droz, Genève, 1963, p. 224.

¹⁵ « Le temps, le beau temps, le beau temps fixe », *L'Herne*, op. cit., p. 170.

semblent ouvertes à tous les possibles. On bascule ainsi complètement d'une position qui surenchérit sur l'absence de sens, le non-sérieux radical (plaisant ou ennuyeux), à une position qui donne à ce non-sens une charge métaphysique terriblement grave. Le caractère trop tranché de ces oppositions révèle leur insuffisance, et les interprètes de l'*humour(?)* ont dû aiguïser des armes plus subtiles, capables de rivaliser avec la complexité de cet objet. J. Bens nous invite à dédramatiser l'*humour(?)* : «Ne tombons pas dans le piège de la noirceur et gardons-nous de soutenir que "lorsqu'on vient d'en rire", exétéra-pleuren»¹⁶. «N'en vient-on pas, peu à peu, à considérer Queneau comme le plus déprimé de nos poètes [...] ? Pour Queneau, pataphysicien du néant agréable et sans abîme, l'indifférence se contente de prendre l'aspect de quelques jeux. Il refuse la malédiction et le silence : pourquoi aller jusqu'à ces extrêmes ?» (A. Bosquet¹⁷).

L'humour(?) : aussi un artisanat

Une autre particularité de l'*humour(?)* souvent signalée est la grande richesse des techniques littéraires mises à son service. Même si Queneau ne renonce pas aux procédés ordinaires de la plaisanterie, nul ne peut nier que ces procédés sont mêlés à tous les ressources originales d'une véritable création. Sur le plan stylistique, l'*humour(?)* de Queneau renouvelle le discours comique par l'abondance et l'originalité des trouvailles, mais aussi par leur organisation en unités complexes et réfléchies. On a pu montrer que s'il y a chez Queneau une rhétorique de l'*humour(?)* aux niveaux les plus élémentaires (les fameuses graphies, les créations verbales, les trouvailles syntaxiques ...), les niveaux plus complexes des œuvres sont aussi concernés : par exemple les structures du récit, les personnages, les effets d'intertextualité, etc.¹⁸). Bens l'a éprouvé quand il a voulu extraire des «bons mots» pour un recueil de citations d'humoristes : «la drôlerie de son propos n'est que très rarement ramassée dans une formule à

¹⁶ Op. cit., p. 10.

¹⁷ « Le rire jaune et noir de Queneau », *Magazine littéraire* n° 94, article cité, p.20.

¹⁸ Voir J.-c. Chabanne, *L'Humour dans les quatre derniers romans de Raymond Queneau*, thèse de 3^{ème} cycle sous la direction de C. Abastado, Université de Paris X, 1982.

l'emporte-pièce. Elle fait appel à la permanence, elle renvoie presque toujours à un contexte, et même deux [à savoir :] celui du roman, [et] celui qui renvoie à toute l'œuvre de l'auteur, à son style, à sa façon de concevoir la littérature¹⁹.

«Semblable virtuosité n'est pas acquise, à beaucoup près, par les seules voies de l'allégresse dans le jeu» (Jean Queval²⁰). Il convient de renverser la perspective ordinaire : on considère d'habitude que l'humoriste a de la rigolade à revendre, et qu'il cherche à l'exprimer sous les formes de l'*humour*(?). À bien écouter Queneau, il semble que pour lui la rigolade soit une conséquence de l'écriture, et non un préalable. Il découvrirait le potentiel humoristique de ses œuvres avec la même surprise (le même agacement ?) que ses lecteurs, après coup. Il tente de l'expliquer à Pierre Berger, qui le comprend mal : «L'humour n'est jamais au point de départ. Et si je fais de l'humour, c'est, sans doute, que je ne peux pas m'en empêcher²¹. Au lieu de voir un Queneau qui écrit pour exprimer sa bonne humeur, on devrait voir un Queneau qui travaille sérieusement et dont les œuvres se révèlent amusantes, *entre autre*.

L'humour(?) est proche de la poésie

Jacques Jouet le dit fort bien : «Je crois que chez Queneau la rigolade n'est pas spontanée, qu'elle est un produit volontaire de l'art²². Le «rire» est un effet du texte, le résultat d'un travail d'ajustement précis. Queneau avoue avoir écrit les *Exercices de style* «comme un artisan qui fait un travail compliqué pour se distraire lui-même». En cela, plusieurs critiques²³ ont montré qu'il n'y avait pas de solution de continuité entre poésie (au sens étendu que lui donnait Queneau, qui assimilait le roman au poème) et

¹⁹ *Op. cit.*, p. 9-10.

²⁰ Raymond Queneau, coll. « Poètes d'aujourd'hui », Seghers, 1960, p. 72.

²¹ « Entretien avec Raymond Queneau, humoriste automatique », *La Gazette des lettres*, n° 19, 15 avril 1952, 1964, p. 19.

²² Raymond Queneau : *Qui êtes-vous ?*, La Manufacture, Lyon, 1988, p. 124.

²³ J. Sareil, article cité; J. Bens, *Queneau*, Gallimard, 1962; V. Panaitescu, *L'Humour de R. Queneau*, Thèse de doctorat, Iași, Universita « Al. L. Cuza », 1971; A. Bosquet, art. cité à la note 17, p. 20-22.

humour(?). La même sensibilité à la langue est requise, la même érudition langagière, le même souci d'équilibrer fidélité à la tradition et innovation. Il y a un artisanat de la figure humoristique qui vaut bien le polissage de la métaphore et de la rime. La place du lecteur est calculée avec autant de finesse, de même que tous les éléments d'un dispositif complexe destiné à assurer, comme le disent les théoriciens de l'humour, le dosage de l'incongruité : «[ces effets] sont admirablement choisis pour étonner tout en n'offrant qu'une faible résistance à la compréhension. Ensuite leur place est assignée par une oreille sûre, qui sait exactement à quel moment utiliser le procédé. Enfin ils sont soutenus et prolongés par toutes les trouvailles de la langue parlée et de la conversation» (J. Sareil²⁴) : gestion des formes, gestion du tempo, ajustement au contexte, c'est tout l'art du poème et du mot d'esprit. «C'est une technique qui exige maîtrise et finesse dans le maniement» (J. Jouet²⁵). N. Arnaud voyait même dans cet art «un travail (au sens du *travail* des parturientes) de parthénogenèse linguistique hautement savante²⁶ au nom duquel, d'ailleurs, il refusait de lui donner le nom *d'humour*.

L'humour(?) au-delà de l'humour

En effet, N. Arnaud illustre le parti de ceux qui veulent qu'on respecte la potentialité propre de l'écriture quenienne, sa productivité interne qui lui permet d'échapper à l'enfermement dans une catégorie. On vient de voir que cette propriété était un effet de l'art. Quelles en sont les conséquences ?

La richesse du dispositif littéraire quenien impose qu'on envisage «un humour qui dépasse l'antithèse du sérieux et de la dérision» (C. Simonnet²⁷). À l'opposition sérieux/non-sérieux, Arnaud propose de substituer une opposition simple/complexe : il hiérarchise (du plus étendu

²⁴ Article cité, p. 118.

²⁵ *Op. cit.*, p. 125.

²⁶ « Humour(?) Pataphysique ? Rigolade ? », in *Vian, Queneau, Prévert : trois fous du langage*. Actes du colloque Vian-Queneau-Prévert, Université de Victoria (Canada), 12-14 mars 1992, sous la direction de Marc Lapprand. Presses Universitaires de Nancy, p. 23.

²⁷ *Queneau déchiffré : Notes sur « Le Chiendent »*, Julliard, 1962, reprint Slatkine, 1981, p. 162.

au plus restreint) une série de concepts : le non-sérieux, le rire, le comique, l'humour (comparé à un «brouillard»), le sarcasme... et montre qu'aucun de ces termes, dans leurs acceptions ordinaires, n'épuise tous les aspects de la «sextessence» pour laquelle il préférerait qu'on parle tout simplement (!) de 'Pataphysique. Valeriu Panaitescu maintient pourtant le terme d'*humour* : «cette dernière "sextessence dialectique et potentielle" n'est au fond qu'une forme spécifiquement française de l'humour contemporain; car ce que Noël Arnaud nous dit si clairement de la 'Pataphysique convient de point en point à l'humour (en dépit de l'insuffisance de ce terme dans le langage courant) »²⁸.

L'humour(?) : une expression indirecte de l'affectivité

Si l'on ne se contente pas de voir dans l'*humour(?)* un simple jeu destiné à amuser par des pirouettes, on est amené à rechercher un contenu significatif que masqueraient ces pirouettes. Quelque chose s'exprimerait dans les figures de la dérision qui ne serait pas seulement la consommation d'un plaisir ludique ou l'expression de l'Absurdité du Monde.

Il faut dire que ce plaisir même est étrange : d'où vient que le pur désordre, le non-sens, soit susceptible de déclencher la réaction d'amusement qui caractérise l'*humour(?)* Les théoriciens ont là-dessus proposé plusieurs explications. La plus courante est la théorie du «rire de supériorité» : le rire proviendrait du spectacle du ridicule, organisé en ce but par le romancier ou le poète. Certains lecteurs se laissent prendre à ce premier piège, en témoigne Pierre Berger qui veut faire avouer à Queneau que ses personnages sont drôles parce qu'ils sont ridiculisés, et qu'ils sont ridiculisés par ce qu'il les mépriserait : « - Il est flagrant que votre humour côtoie beaucoup le mépris. Vous n'aimez pas vos héros. Il est vrai que vous les choisissez de préférence parmi les grotesques. [...] R.Q. : - Là je ne suis pas d'accord avec vous. Je ne trouve pas que mon humour côtoie le mépris et j'aime bien mes personnages. [...] Je vous assure, le mépris

²⁸ Peut-être parce qu'il a serré de trop près, dans sa Roumanie natale, une forme appliquée de la philosophie d'Ubu. Cf. « Le Langage de l'humour quenien », *Raymond Queneau et les langages*, Actes du colloque de Thionville (9-11 oct. 1992), *Temps mêlés/ Documents Queneau*, n° 150+57-60, automne 1993, p. 127.

c'est très loin de moi. [...] Je les décris tels que je les vois. Il me semble qu'ils représentent très fidèlement l'humanité. Moi compris. C'est vous qui dépréciez le monde. Et moi au contraire qui l'estime»²⁹.

Il y a dans cet échange un enjeu : l'effet humoristique se réduit-il à une forme indirecte de l'agressivité ? Queneau répond clairement là-dessus : en aucun cas il ne s'exclut de l'univers qu'il représente de manière amusante. Les ridicules des personnages, les maladroites de leurs discours, il les assume pour lui autant que pour eux. Cette autodérision, il en déplore d'ailleurs l'absence dans les formes d'humour qu'il condamne sous la forme de l'humour noir : «Ils rigolent des plus authentiques valeurs humaines, celles qu'il est le plus difficile de préserver contre l'appel gravifique de la médiocrité, mais eux, les humoristes, d'eux-mêmes, les humoristes, ils ne rigolent pas ah mais non. C'est que c'est sérieux l'humour; c'est que c'est "noir" l'humour. L'humoriste ne supporte pas qu'on ne le supporte pas; un éclat de rire le blesse jusqu'à la racine même de sa sérieux»³⁰.

Certains critiques ont appliqué à l'*humour(?)* de Queneau la théorie de Freud qui explique le plaisir de l'humour par la possibilité qu'il offre de se décharger d'affects négatifs censurés sans porter à conséquence. Si le rire comporte une part d'agressivité, étant toujours dirigé contre quelque chose à propos de quoi il exprime une supériorité, un plaisir de dominer, il peut aussi prendre pour cible le rieur lui-même et servir d'exutoire à une représentation négative de soi : «pour échapper à la dépression [...] une bonne défense sera l'humour» (A. Clancier³¹).

L'humour serait donc un mode particulier de consommation ou de communication indirecte d'affects qu'on refuse d'assumer complètement, quelque chose qui serait intermédiaire entre le refoulement et l'expression. Cette manière de voir rejoint peut-être Queneau lui-même, qui propose à Pierre Berger cette définition de son *humour(?)* : «c'est décaper les grands

²⁹ « Entretien avec R. Queneau, humoriste automatique », article cité, p. 20.

³⁰ *Le Voyage en Grèce*, Gallimard, 1973, p. 84.

³¹ « L'Odyssée des personnages de R. Queneau : étude psychocritique », 1986. Rééd. in *Queneau et la psychanalyse*, Éditions du Limon, 1994, p. 195.

sentiments de leur connerie»³². Les grands sentiments, ça peut être aussi bien la haine, le mépris que l'amour, la sympathie, la tendresse. Et la dérision peut autant se tourner vers autrui que vers soi-même, position que les critiques attribuent généreusement à Queneau.

Lorsque *l'humour(?)* est interprété comme une attaque (ce que le vocabulaire exprime par le choix de mots tels que ironie, moquerie, sarcasme ...), cette attaque est dirigée contre des idées plus que contre des individus : «L'humour qui s'exerce aux dépens de certains personnages dépasse le simple comique de situations pour atteindre à la satire classique. En effet, dénoncer certaines façons de parler, de penser, de vivre, c'est dénoncer certaines conceptions de la vie, donc certaines philosophies.» (Jacques Bens³³). La plupart du temps, *l'humour(?)* est interprété comme une auto-dérision, qui consiste tout à la fois à affirmer des sentiments et à les renier, à la fois pour s'en méfier et pour éviter de les imposer au lecteur. Une forme de pudeur intellectuelle et affective. «Si Raymond Queneau a choisi d'écrire des ouvrages sérieux en essayant de faire rire, c'est parce que cela fait partie de cette ascèse intellectuelle qui fait préférer la pudeur au pathos et l'humour à la grandiloquence» (A. Clancier³⁴).

L'humour(?) : un mode singulier de l'assertion

Il en va des émotions comme des idées : *l'humour(?)* atténuée autant l'expression des unes et des autres. Il est un mode d'assertion qui convient parfaitement à l'expression d'une vérité sceptique, toujours à distance d'elle-même, évitant de peser sur ses propres thèses. Si poser, c'est peser, donc être sérieux, alors *l'humour(?)* est un mode d'énonciation qui maintient les paroles en l'air, la vérité en suspens. Est-ce une manière de nier ? Non plus. «Vous me demandez d'être sérieux. Je le suis toujours», déclare Queneau à P. Berger³⁵.

On sait par exemple que la part de sérieux dans l'œuvre de Queneau a été de nombreuses fois soulignée. Malgré *l'humour(?)*, le discours de Queneau

n'est pas vide. Je citerai seulement le travail de N. Arnaud, pour ce qui est de la politique dans l'œuvre, et celui d'A. Calame, pour ce qui est de la spiritualité.

Certains sont même allés jusqu'à voir dans l'équilibre entre affirmation et dénégation que permet *l'humour(?)* une philosophie néorationaliste : il n'y a de vérité accessible à l'homme que sous une forme relative, négociée dans une interaction permanente entre le monde et les hommes. Donc toute assertion doit impliquer sa propre dénégation, affirmer sa relativité, sans pour autant s'interdire d'avoir du sens, un sens toujours relativisé. Cette position correspond à une philosophie du sens restée implicite, mais suffisamment identifiable pour que les critiques l'aient dégagée, en la situant dans une perspective intellectuelle que Queneau sans doute n'aurait pas reniée

totalemment. «Le respect de l'hétérogénéité, le refus de la systématisation moniste, fait partie d'un rationalisme moderne qui reconnaît qu'il a autant de systèmes, autant de langages pour décrire le monde, qu'il y a d'esprits capables de créer des ordres de représentations convaincants. Dans cette perspective, Queneau est le prototype du rationaliste moderne, peu différent de son proche contemporain, le philosophe autrichien Ludwig Wittgenstein» (Allen Thiher³⁶).

Sans aller jusqu'à citer Wittgenstein, on peut rappeler la formule de Gayot parlant de la «normanditude» de Queneau³⁷ à propos de cette autre réplique connue : «Quand j'énonce une assertion, je m'aperçois tout de suite que l'assertion contraire est à peu près aussi intéressante, à un point où cela devient presque superstitieux chez moi»³⁸. En termes philosophiques, le problème relève de l'épistémologie : qu'est-ce que la vérité ? et comment la formuler sans la trahir ? Si la vérité est tissée d'incertitude, ou du moins de relativité, elle ne peut s'exprimer sur le mode d'une assertion catégorique, lequel mode présuppose une vérité absolue. Il nous semble que le mode humoristique est un des moyens

³² « Entretien avec R. Queneau, humoriste automatique », article cité. p. 22.

³³ *Queneau*, Gallimard, 1962, p. 60.

³⁴ *Raymond Queneau et la psychanalyse, op. cit.*, p. 195.

³⁵ Article cité, p. 22.

³⁶ *Raymond Queneau*, Twayne Publishers, Boston (« Twayne's world authors series : French Literature »), 1985, p. 134.

³⁷ *Op. cit.*, p. 12.

³⁸ *Entretiens avec Georges Charbonnier*, Gallimard, 1962, p. 12.

d'énoncer une vérité relative, à la fois posée et mise en question dans le même mouvement. Échappant donc du même coup à l'alternative entre la vérité et le mensonge, entre la gravité et la vacuité, entre le sérieux et le non-sérieux. «A ses yeux, une vision détachée, humoristique, compte beaucoup plus qu'une déclaration philosophique, précisément parce qu'il y voit une meilleure façon d'éviter les positions figées et définitives» (Christopher Shorley³⁹). Certains me diront qu'il n'est point nécessaire d'aller jusqu'à Wittgenstein pour comprendre tout ça, et qu'il suffisait d'aller jusqu'à Jarry : comme N. Arnaud, ils évacuent *l'humour(?)* pour m'apostropher : c'est de la 'Pataphysique, CQFD.

L'humour(?) : de la philosophie à la Sagesse

Arrivés à la 'Pataphysique, nous devrions n'avoir plus rien à dire. Mais ce n'est pas ce que l'on constate dans le champ de la critique. Certains soulignent le sens particulier qu'il faut donner au mot «philosophie» appliqué à Queneau. Il s'agit moins d'une philosophie au sens universitaire, technique (dont on sait qu'elle a pris part à sa formation et à son évolution intellectuelles), que de la philosophie à la fois au sens commun et au sens originel : la philosophie, c'est l'amour pour Sophie, fille grecque, qui est à la fois la Science, dont toutes disciplines aujourd'hui sont issues, et aussi une connaissance pratique plus encore qu'une éthique abstraite, utile à tous ceux qui cherchent leur chemin au pays de la Valeur : je veux parler de la *Sagesse*, au sens le plus dense du mot.

L'humour(?), selon les critiques, semble jouer un rôle important dans l'expression d'une Sagesse diffuse dans l'œuvre quenien. Selon Claude Simonnet, Queneau «tend vers une sagesse - qui se dégage d'une façon très oblique et pleine d'humour - qui consiste à assumer une attitude de renoncement»⁴⁰. Trente ans après, les critiques y reviennent toujours : «la littérature quenienne peut alors se définir comme une technique d'ascèse, un moyen d'accéder à la sagesse, et cette *voie* est tracée par l'humour» (Emmanuel Souchier⁴¹).

³⁹ *Queneau's Fiction : An Introductory Study*, Cambridge University Press, 1985, p. 195.

⁴⁰ *Op. cit.*, p. 162.

⁴¹ *Raymond Queneau*, Le Seuil, 1991, p. 205.

Certains interprètent cette sagesse comme un pessimisme tragique dont le terme-clef est Absurde. D'autres préfèrent ramener Queneau dans le champ de la 'Pataphysique, d'où d'ailleurs selon eux rien ne peut sortir puisque tout y est inclus. Mais d'autres encore le tirent du côté d'un autre Absolu, et n'hésitent pas à écarter résolument toute référence à un scepticisme ou à un relativisme radical chez Queneau : selon eux, la période sceptique n'a été qu'une transition, ou une posture (une imposture) qui masquait une quête récurrente, celle d'un Absolu métaphysique : Alain Calame se risque même à attaquer de front : «*L'humour et ses victimes*, en 1938, n'égratigne pas, comme on l'a dit, la 'Pataphysique, mais l'aplatit, littéralement, et en démolit point par point, par avance aussi bien qu'après coup, les principes fondamentaux, et notamment d'équivalence»; il ajoute : «la destruction des idées, qu'il incriminait dans *Front national*, découle trivialement de la doctrine des "solutions imaginaires", et [...] elle est devenue, depuis, sans une once d'humour, le préalable à toute lecture pour une part dominante de la critique»⁴².

On connaît la violence de ce débat.

CONCLUSION

Pour ma part, je donne ma préférence à l'interprétation à la fois existentielle et esthétique de la notion d' *humour* que défend le critique roumain Val. Panaïtescu, qui écrit : «L'humour relativiste de Queneau s'est façonné un humanisme particulier, ce que j'appellerais un humanisme prudent»⁴³. Cette prudence n'est pas toujours celle des lecteurs, et l'on vient de rappeler que *l'humour(?)* ne les fait pas toujours rigoler.

Selon Panaïtescu, l'humour est une position existentielle globale, qui comporte à la fois une dimension affective (disons : une sensibilité orientée vers le goût du jeu), une dimension philosophique (un

⁴² [Compte rendu] du *Journal 1939-1940*, Gallimard, 1986. *Lectures de Raymond Queneau* n°2 : *Pierrot mon ami* [C.-r. du séminaire 1985-1986 et autres textes], Limoges, Faculté des lettres et des sciences humaines, 1989, p. 115-116 et p. 118.

⁴³ « Le jeu des antinomies dans l'humour de Queneau », *L'Herne*, 1975, p. 147.

scepticisme rasséréiné), et une dimension artistique (une certaine manière d'exprimer tout cela). Il insiste cependant sur l'aspect langagier : «L'hypothèse dont je pars, c'est qu'en tant qu'attitude spécifique en face du cosmos (faite à la fois de sentiments plus ou moins joyeux et d'une philosophie plus ou moins existentialiste), l'humour emploie aussi un langage à part, dont il dépend profondément»⁴⁴. C'est souligner à la fois la source de tous nos débats et le creuset où ils viennent se refondre : l'*humour(?)* est inscrit dans les textes et y sape irrésistiblement nos conclusions. Faut-il pour autant en désespérer ? Je ne crois pas, car surnageant quelques éléments irréductiblement positifs à mes yeux.

D'abord l'*humour(?)* présuppose ou impose la nécessité d'une complicité, d'une coopération dans l'opération de la lecture. Cette connivence est une sympathie au sens concret d'attitude affective positive préexistant à toute entrée dans l'œuvre. Outre la culture, l'œuvre de Queneau réclame de son lecteur de la bienveillance, de la patience et de l'ouverture d'esprit. Ainsi, outre des qualités intellectuelles (les chercheurs disent que le sens de l'humour est corrélatif de l'intelligence ...), la lecture de Queneau réclame des qualités de cœur.

Cette bienveillance est réciproque. Elle définit l'attitude de Queneau devant sa propre fiction et ses modèles littéraires : «Il y a chez Queneau comme une jeunesse, une innocence du rire et aussi, par la médiation de ce rire, une sympathie pour l'homme et les choses, une *humanité*» (Gaëtan Picon⁴⁵). On a vu comment Queneau rejetait vertement l'accusation de mépris : «Mon humour ne côtoie pas le mépris». G.-E. Clancier parlait du tissage entre humour et amour : «L'humour est mise à distance du monde, de la vie, et aussi de soi vis-à-vis de soi, subtil écart entre l'émotion et l'expression; l'amour qui est au contraire identification avec le monde, la vie, le langage élevé à la dignité du chant...Humour et amour échangent d'ailleurs leurs armes à chaque instant et il est malaisé parfois de déceler ce qui revient à l'un ou à l'autre»⁴⁶. Symétriquement, cette bienveillance est

sollicitée du lecteur. *L'humour(?)* est un mode d'interaction verbale qui exige une grande mobilisation du destinataire : d'où la place laissée, dans l'œuvre de Queneau, au lecteur (« On lui dit tout, au lecteur. Il va finir par se sentir vexé, le lecteur »).

Mais cette connivence a son prix, je veux dire sa récompense.

Elle entretient ce que je ne peux appeler qu'une émotion particulière accompagnant et récompensant la lecture. Pour moi, avec quelques autres, *l'humour(?)* ou le comique ou la sagesse ou la 'Pataphysique ou ce qu'on voudra tire tous ses charmes – le fait qu'on en lise, qu'on en parle – de la jubilation qu'on en tire, de la jubilation dont on espère que l'auteur l'a éprouvée, de ce que J. Bens, je ne sais plus où, appelait la «malice» de Queneau, ou encore quelqu'un qui conclura pour moi (une nouvelle fois) appelle «l'allégresse», en quoi les conflits se résolvent, on le sait momentanément, mais il n'importe : «l'allégresse (sans s'être concertés, les commentateurs les plus heureux de Queneau emploient tous le mot, et Queneau lui-même, et il traduit bien ce mouvement joyeux, une joutive et créatrice cœnesthésie)» (André Blavier⁴⁷)

⁴⁴ « Le langage de l'humour quenien », article cité, p. 125.

⁴⁵ « De l'humour (?) à la Sagesse », *Temps mêlés*, n° 50-52, 1961, p. 49.

⁴⁶ « Le discours et les méthodes », *L'Arc*, n° 28, 1966, p. 73.

⁴⁷ « Queneau plutôt à part », *L'Herne*. 1975 [reprend un article de 1945], p.71.